L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 30 JANVIER 1896. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
JEUDI, 30 JANVIER 1896.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

Les anxiétés de Lord Salisbury.

Il y a deux jours, les dépêches de Londres nous racontaient un fait bien insignifiant, en apparence, bien significatif, en réalité. Il s'agissait tout simplement de la rencontre fortuite de deux des membres du cabinet conservateur actuel—le marquis de Salisbury et M. Chamberlain—dans une des rues de cette capitale, dans Pall Mall. Lord Salisbury, brisé de fatigue, dévoré d'angoisse, se trainait à peine, la tête penchée, le front sombre. Son collègue Chamberlain, qui venait du côté opposé, le croisa, le coudoya même. Le premier ministre le regarda distraitement, ne le reconnut pas et continua son chemin. M. Chamberlain en fut tellement abasourdi, qu'il s'arrêta, le suivit tristement des yeux et ne continua sa route, que quand le noble Lord eut disparu, au premier détour de la rue.

Voilà un incident bien dénué d'intérêt ; en toute autre occasion, personne n'eut songé à le relever. Dans les circonstances actuelles, il a été vivement remarqué et commenté. C'est que tout le monde sait que l'Angleterre se trouve dans la plus étrange, la plus inquiétante des situations. Il faut remonter jusqu'au commencement du siècle, pour en rencontrer une pareille. Encore dans sa lutte contre Napoléon, l'Angleterre avait-elle autour d'elle les autres puissances ; elle était à la tête de la coalition européenne. Aujourd'hui, toute cette coalition s'est retournée contre elle ; c'est de son côté qu'est l'isolement. Elle a maille à partir avec la Russie, avec la Turquie, avec la France, avec l'Allemagne, avec les Etats-Unis. De plus, le traité d'alliance ou, si l'on veut, l'entente entre la Russie et la Turquie, dont l'existence n'est plus guère douteuse, est pour elle une véritable humiliation, un coup terrible porté à son influence en Orient.

Or, en sa double qualité de chef du Cabinet et de ministre des affaires étrangères, Lord Salisbury doit porter toute la responsabilité de cette crise. L'Angleterre est tombée dans un véritable guêpier, dont il aura bien de la peine à la tirer. On le sait, à Londres, dans tous les cercles officiels ; on sait que, accablé sous le poids de ses travaux, et sous le poids de ses responsabilités, il est souffrant depuis quelque temps, et qu'à l'heure qu'il est, le pays ferait une grande perte, s'il était privé, par la mort ou par la maladie, des services du seul homme qui semble capable de le tirer d'embarras.

Voilà pourquoi cet incident vulgaire a si vivement frappé l'opinion publique. Lord Salisbury tracassé, brisé, enfièvré par l'inquiétude, est bien en ce moment, l'image de la Grande-Bretagne, qui se trouve traquée de tous les côtés et ne sait auquel entendre. Elle ne peut plus faire un pas sans se heurter à un obstacle, sans rencontrer une opposition et, il faut bien le dire, c'est elle, et elle seule, qui s'est attirée tous ces désagréments. Les Anglais et le marquis de Salisbury en savent là-dessus autant et plus que nous. C'est ce qui cause leurs justes inquiétudes et a fixé leur attention sur un fait qui fût resté inaperçu partout ailleurs, et qui a produit une espèce de sensation à Londres.

Ce qui vient de se passer dans l'extrême Orient, dans le Levant, en Amérique, au fond de l'Afrique, nous prouve que les grandes puissances sont bien déterminées à en finir avec les empiètements de la Grande-Bretagne. Si nous comprenons bien la situation, elle peut se résumer en ces trois mots : " assez comme cela ; tu n'iras pas plus loin. "

Reste à savoir si l'Angleterre se le tiendra pour dit.

UNE DECLARATION
—DE—
Mlle VILNA PARLAGHI.

On lira plus loin la conversation qu'a eue un " interviewer" avec M. Pierre de Lano.

On sait quelles accusations d'espionnage il porte contre M. Jacques Saint-Cère.

La dépêche suivante, reçue de Francfort, éclaire malheureusement, d'un jour nouveau et au moins singulier, cette triste affaire, en confirmant, sauf sur certains points de détails, les dires de M. Pierre de Lano :

Un rédacteur de la *Gazette de Francfort* a interviewé Mme Vilna Parlaghi, de passage à Francfort, qui lui a fait les déclarations suivantes :

—Je n'ai jamais reçu aucune lettre de M. Saint-Cère ; le littérateur français dont parle le *Matin*, et qui doit être, je suppose, M. Lacaze, n'a donc pu voir une telle lettre chez moi.

" Mais, ce qui est exact, c'est que j'ai vu M. Saint-Cère à Paris et qu'il m'a entretenue de projets politiques qui m'ont paru très fantaisistes.

"Il m'a, en outre, exprimé le désir d'obtenir une audience de l'empereur d'Allemagne ; mais j'ai refusé de m'employer à la lui obtenir, ayant pour principe de ne pas m'occuper des choses de la politique, auxquelles je ne comprends rien.

"M. Saint-Cère m'a encore offert de me faire donner la croix de la Légion d'honneur.

"J'ai également refusé, en lui disant que je n'acceptais de décorations que pour des œuvres d'art."

L'âge de Patti.

Nous avons souvent entendu demander quels étaient l'âge et le lieu de naissance de la *prima-donna* ; laissons-en la réponse au document qu'on va lire :

"*Extrait du Livre XLII des baptêmes, folio 153*, verso, de l'église Saint-Louis, à Madrid.

" Dans la ville de Madrid, même province, le 8 avril 1843 : moi D. Jose Losada, vicaire de l'église paroissiale de Saint-Louis, j'ai baptisé solennellement une jeune fille, née à quatre heures de l'après-midi du 19 février dernier, fille légitime de D. Salvador Patti, professeur de musique, né à Catane, en Sicile, et de D. Catarina Chiesa, née à Rome, étant aïeux paternels D. Pedro et D. Concepcione Mandrino, nés à Catane, et maternels D. Juan, de Venise, et D. Luisa Caselli, de Marino, dans les Etats pontificaux.

"On lui donna les noms de Adela, Juana, Maria. Les parrains furent D. Jose Sinico, de Venise, professeur de musique, et son épouse D. Rosa Manana, de Crémone, en Lombardie, auxquels je fis connaître la parenté spirituelle, ainsi que les obligations qui en découlent ; furent témoins Julian Hueza et Caziano Garcia, de Madrid, sacristains de cette église.

" En foi de quoi j'ai rédigé et légalisé le présent acte le 8 avril.—Signé : Josa Losada."

On remarquera dans ce document la transformation assez bizarre des prénoms italiens des ascendants, devenant prénoms espagnols sous la plume du vicaire. Il est clair, par exemple, que l'aïeul paternel se prénommait Pietro et non Pedro, l'aïeul maternel Giovanni et non Juan.

L'ORIGINE D'UN MOT.

On n'entend parler, en ce moment, que de chantage. Quelle est l'origine de ce mot et de l'expression "faire chanter"?

Le dictionnaire de l'Académie française de 1835 explique *faire chanter* par : "*réduire à la raison*".

Littré dit bien que c'est "extorquer à quelqu'un de l'argent en le menaçant de révéler quelque chose de scandaleux ou de le diffamer ; faire faire à quelqu'un quelque chose par force ou par ruse"; mais il ajoute : "Locution tirée de l'*usage de chanter à table*," et il cite ces exemples :

Eh ! bien, enlevons-la, je vous l'ai dit d'abord,
Quand nous la tiendrons seule, il faudra qu'elle [chante.

(MONTFLEURY, le *Comédien poète*, III, 9.)

Je sais faire chanter d'Ang'ais le plus boutonné, le Hollandais le plus avare, quand l'un ou l'autre est amoureux d'une femme que je protège.

(MONTFLEURY, la *Musicomanie*, 4.)

Mais est-ce bien de "l'usage de chanter à table" qu'est venue l'idée et l'expression de chantage ? N'est ce pas plutôt de l'ancien usage de la question, où la seule menace extorquait au patient un aveu on lui arrachait des cris ?

Ces cris n'étaient-ils pas une sorte de chant de la douleur ?

On parle de *Frédégonde* et, naturellement, de Brunehaut.

—C'est joli, mais un peu tiré par les cheveux !

Le théâtre pendant le siège de Paris.

La Comédie-Française célébrait l'autre jour l'anniversaire de la naissance de Molière. Le grand poète comique fut toujours fêté dans sa maison avec beaucoup d'empressement et de fidélité, sinon avec éclat. Le 15 janvier 1871, alors que les obus allemands pleuvaient sur Paris assiégé, la cérémonie ordinaire eut lieu. D'ailleurs la vie théâtrale, qui semblait devoir être suspendue au milieu des peines et des angoisses de la Patrie, fut à cette époque des plus actives et des plus curieuses. Il y avait même dans ce coin de l'existence parisienne tout un nid de renseignements à tirer, sinon un prétexte à philosopher.

L'idée de cette historiographie anecdotique du théâtre pendant le siège et la Commune est venue à un journaliste parisien. Il a consulté sur son projet aujourd'hui entièrement réalisé M. Jules Claretie qui l'a encouragé à se mettre à l'ouvrage, en lui écrivant la lettre suivante :

"Mon cher confrère,

"Vous avez une idée excellente et cette histoire des théâtres de Paris durant le siège, racontée par ses témoins, devra fort intéresser le public. Il y a dans cette douloureuse période bien des dévouements, bien des singularités aussi. Le théâtre s'était fait ambulance. La conférence—et on m'en a demandé beaucoup—se faisait quêteuse. On jouait pour les blessés, on chantait pour les canons de la défense.

" J'aurais bien des souvenirs à vous conter. Mais les souvenirs sont, pour un homme de lettres, non seulement matériel, mais moral. J'ai noté mes impressions autrefois et je veux en faire, quelque jour, un livre. Ce ne sera pas le chapitre le moins curieux de mes mémoires que la chronique des théâtres de Paris, des théâtres sans gaz, des théâtres où l'on disait des monologues en uniforme de la garde nationale, des théâtres où les prisonniers allemands pouvaient, du haut d'une avant-scène d'Opéra, écouter les *Châtiments*, de Victor Hugo.

"Et quelles impressions saisissantes ! Je me rappelle une représentation des *Dragons de Villars* donnée par une troupe de rencontre dans la petite salle des Menus-Plaisirs, boulevard de Strasbourg. Pendant que les chanteurs roucoulaient leurs romances, le bombardement sourd ponctuait, soulignait les refrains. Jamais Maillart ne fut accompagné ainsi. C'était vraiment saisissant et l'opéra comique prenait soudain une grandeur tragique.

" Et les représentations du *Forgeron de Châteaudun* à l'Ambigu avec un acteur de mélodrame venant raconter, en uniforme sanglant de cuirassier, la charge épique dans les rues de Morsbronn ! C'était un géant nommé Coulombier qui jouait ce rôle. Il fut beau ce soir-là comme un Don Diègue.

" Tachez donc de vous procurer les programmes de certaines représentations de la Porte-Saint-Martin où je ne sais quels auteurs aristophanesques faisaient figurer, en effigie, les auteurs de la guerre de 1870. Je n'ai vu que les affiches. Quels documents elles constitueraient aujourd'hui !

" Pour moi, j'ai eu, à cette heure-là, la pensée—qui fut mise à exécution—de baptiser *Châteaudun* le canon qui fut, à l'aide d'une audition de Victor Hugo, offert par la Société des gens de lettres à la Défense nationale.

" Que c'est loin, tout cela ! Vous avez raison de ressusciter ce passé.

" Cordialement à vous.

" JULES CLARETIE."

* * *

Il est intéressant de savoir quelle fut la cérémonie en l'honneur de Molière le 15 janvier 1871.

Le *Journal* d'Edouard Thierry, administrateur de la Comédie à ce moment, devait offrir une bonne partie de cette évocation rétrospective.

Depuis quelque temps, on avait décidé de remettre *Amphitryon* à la scène, avec M. Edmond Got dans le rôle de Sosie. Les répétitions se poursuivaient peu régulières ; tantôt Mme Madeleine Brohan était malade, tantôt Maubant, Leroux et Coquelin étaient retenus par leur service de gardes nationaux.

Les études avaient lieu dans le cabinet même de l'administrateur général qui, préoccupé déjà de son spectacle du 15 janvier, s'était inquiété d'avoir pour Molière l'à-propos annuel. Aussi écrit-il avec joie sur son agenda à la date du 6 janvier :

" Vu Gondinet. Il écrira une ode pour le 15 janvier."

Puis il continue au jour le jour :

" *Mardi 10*—Gondinet apporte ses vers. Quel sera notre spectacle du 15 janvier ? *Amphitryon, le Malade* et la Cérémonie forment un spectacle trop long. Il n'y a pourtant que le *Malade* qui puisse nous donner le cadre et l'ordonnance de la cérémonie. Mon intention serait d'inviter tous les acteurs qui n'ont pas quitté Paris à venir couronner avec nous le buste de Molière.

" *Mercredi 11*—L'idée de convoquer tous les artistes de Paris à la cérémonie du 15 janvier sourit à Coquelin. Mlle Favart n'en est pas moins touchée....

" Gondinet a lu ses vers à Coquelin, à Mme Favart et à L. Guillard. Coquelin les a copiés tout de suite pour les apprendre."

Nous apprenons successivement par Edouard Thierry que Gondinet est sergent-fourrier, que M. Méline, membre du comité des subsistances, a prêté un cheval pour aller chercher au magasin le décor d'*Amphitryon ;* qu'enfin le 14 janvier, un samedi, "le pain manque chez le boulanger et que l'ambulance du Théâtre-Français a dîné hier sans pain".

Nous voici au dimanche 15, fête de Molière. Le spectacle se compose du *Dépit amoureux*, d'*Amphitryon* et des vers de Gondinet : *A Molière*.

"On a joué le *Dépit amoureux* avec la maison d'*Amphitryon* sur le côté de fond du cinquième acte du *Mariage de Figaro*. Coquelin a fait plaisir dans Gros-René.... Les vers de Gondinet ont fait enthousiasme. Le public a crié : *bis !* Mais Coquelin, qui les avait fort bien dits, n'a pas cru devoir les redire ; il est venu nommer l'auteur et a disparu."

Les deux frères Coquelin ont pris part à cette représentation. Voulant avoir la version d'un témoin oculaire, l'interviewer s'est adressé à M. Coquelin cadet, le Gros-René du *Dépit amoureux*.

—Vous savez la composition du spectacle, lui a dit M. Coquelin cadet. Got débutait dans le rôle de Sosie, Maubant jouait Jupiter, mon frère Sosie, Leroux Amphytrion ; Mme Madeleine Brohan Alcmène ; Mme Ponsin la Nuit et, je crois, Mlle Dinah Félix Cléantis.

"La salle était comble, mais fiévreuse, applaudissant presque malgré elle, en emballée. Le canon au dehors ne cessait de tonner et je ne sais qui disait à un entr'acte que le Théâtre Français étant dans l'axe du tir des artilleurs prussiens, il fallait s'attendre à voir un obus tomber sur le théâtre d'un moment à l'autre.

"Une particularité curieuse. Quand à la fin du *Dépit amoureux*, Gros-René dit ce vers :

"J'oubliais d'avant-hier ton morceau de fromage."

et lance derrière lui le morceau de fromage, je me rappelle avoir vu des spectateurs porter les mains en avant comme pour le rattraper. Il est certain que ce fromage, s'il eût été de Brie et non des accessoires, eût fait le souper de plus d'un spectateur.

" A la fin du spectacle, le rideau se releva sur le buste de Molière, autour duquel Talbot, Febvre, Barré, Garraud, Lafontaine, Kime, Prudhon, et les gracieuses camarades Mmes Favart, Dubois, V. Lafontaine, Edile Riquier, Emilie Dubois, Agar, Marquet, Mlle Croizette assistait à la cérémonie en costume de ville.

" Coquelin, en habit de garde national, s'avança, tenant une couronne à la main et récita des vers—très beaux et d'un grand souffle—d'Edmond Gondinet. Dans le bruit du canon, le public, debout, criait frénétiquement bravo ! à chaque strophe, et Coquelin continuait, enflammé, emballé ! "

UN CONCOURS ORIGINAL.

Un concours ouvert à Vienne (Autriche) par un journal sur le point de savoir quels étaient les dix romanciers favoris du public austro-hongrois, a donné pour résultat six auteurs allemands, un auteur anglais et trois auteurs français.

Cette majorité d'écrivains allemands s'explique aisément. Tous les peuples vont de préférence aux romanciers écrivant dans leur langue maternelle. L'ami one auteur anglais s'explique moins facilement, non seulement parce qu'il est unique, mais encore parce que ce n'est ni Walter Scott, ni Dickens, ni Thackeray, ni Elliot, mais bien Marlitt, autrement dit un simple midshipman du roman dans une escadre de commodores.

En revanche, les trois auteurs français désignés sont bien ceux qu'il fallait proclamer, à savoir, Alexandre Dumas le premier en tête, but tous les concurrents, même les Allemands, Georges Ohnet et Jules Verne.

D'aucuns s'étonneront de ce que ni Balzac, ni Zola, ni Maupassant, ni Daudet, ni Bourget, ni Loti, par exemple, ne figurent parmi les dix. Ils auront tort. Ni Balzac, ni Zola n'ont écrit des œuvres pour l'exportation, le dernier surtout, car il savait que les audaces de situation, et surtout de langage, choquent étrangement au delà de nos frontières. Quant à Daudet, à Bourget, à Maupassant, à Loti, leurs écrits valent surtout par le style, et qu'est-ce qui reste du style dans une traduction ?

Cette enquête, faite en Autriche, pays de Sapience cependant comme notre Normandie, prouve que les peuples aiment avant tout à être amusés. Le roman qui leur plaît le plus est celui qui les arrache le mieux aux tristesses de la vie. Ils poussent l'amusant cri de guerre de Gyp : "A bas les psychologues", pour se jeter sur le roman d'aventures même invraisemblable. Vive Monte-Cristo, avec tous ses millions, qui font de lui le Max Lebaudy du temps de Louis-Philippe ! Vivent les ingénieurs de M. Ohnet, qui domptent les épouses rebelles ! Vivent pour nous consoler des isthmes non percés—les navigateurs de Verne qui font six mille lieues sous les mers !

Les peuples ont raison.

NAISSANCE DE MOLIÈRE.

Le 25 avril 1621, Jean Pocquelin, tapissier rue Saint-Honoré, épousait Marie Cressé, fille elle même d'un tapissier. Bientôt un fils naissait de cette union, comme il appert de cet acte relevé dans le registre de la paroisse Saint Eustache :

" Du samedi 15 janvier 1622, fut baptisé " Jean, fils de Jean Pouquelin, tapissier, et de " Marie Cressé, sa femme, demeurant rue " Saint-Honoré ; le parrain Jean Pouquelin, " porteur de grains ; la marraine Denise Lesacheux, veuve de feu Sébastien Asselin, vivant marchand tapissier."

Cet enfant, c'était Molière. Comme on le voit, Jean Poquelin et Marie Cressé n'avaient point perdu leur temps, puisque neuf mois n'étaient pas tout à fait accomplis depuis leur mariage. Mais ils ne voulaient pas faire attendre le grand siècle, et d'ailleurs, comme Molière lui-même l'a dit, quand il s'agit de donner la vie à un chef-d'œuvre : "Le temps ne fait rien à l'affaire."

AGRÉABLE SURPRISE.

Miracle ! On s'occupe du nettoyage de nos rues ! Non seulement on y songe, mais on y a mis les ouvriers, de vrais ouvriers, qui ont l'air de travailler et font quelquefois d'assez bon ouvrage. C'est à n'y pas croire ; mais cela est. Nous avions, au premier abord, manifesté à cet égard quelque incrédulité. Mais nous avons vu, de nos yeux vu. Nous avons pu contempler ces bienheureux travailleurs, toucher leurs pelles et leurs balais, les voir ramasser ces boues et les mettre précieusement en tas, de chaque côté de la chaussée. Plus moyen de douter.

Reste à savoir si, après avoir fait assez vite le ramassage, on procédera, avec le même zèle, à l'enlèvement ; si on ne laissera pas aux boues, ainsi relevées, le temps de s'affaisser de nouveau, de s'étaler une fois de plus sur la voie publique et d'encombrer de rechef les ruisseaux. Cela, c'est le secret des dieux et l'on sait que nous n'avons ni nos grandes, ni nos petites entrées au cénacle administratif.

Il y a mieux encore. Ce n'est plus seulement aux avenues qui vont du bas en haut et du haut en bas de la ville, que l'on en prend, mais aux rues transversales, aux rues perpendiculaires au cours du fleuve. Nous avons même aperçu, dans deux ou trois endroits, quelques tombereaux vides ; nous supposons que c'était pour enlever les immondices. Il n'est pas probable qu'on les ait fait sortir de leurs remises, pour les y faire rentrer à vide, comme ils en étaient partis.

Vrai, voilà une besogne qui s'est fait passablement attendre ; mais vaut mieux tard que jamais, et nous remercions nos gouvernants d'avoir enfin daigné penser à leurs administrés et faire la besogne dont ils se sont chargés.

Il en était grand temps, en vérité ; encore une dizaine de jours, et nous voilà en plein carnaval.

Pourra-t-on achever, à temps, le travail commencé ? Nous l'ignorons. En tout cas, il est possible de sauver encore les apparences et de mettre en bon état, au moins les avenues principales. Comme il n'est pas probable que nos étrangers s'aventureront dans les quartiers excentriques et à moitié déserts, au risque de se faire maltraiter, dévaliser et même, au besoin, chouriner, nous pourrons encore passer pour posséder une voirie assez convenable. C'est là la grande affaire.

Mais, au nom du ciel, qu'on se hâte. Si l'on ne double pas le nombre des travailleurs et celui des officiers de police, il peut arriver de graves accidents qui nuiront, au loin à notre réputation qui n'est pas déjà sans tache.

A l'œuvre donc, sans plus tarder et, faute de mieux, sauvons les apparences.

Le premier rôle de Sarah Bernhardt.

Le 14 janvier 1867, la même année que Mlle Reichenberg à la Comédie-Française, celle qui devait devenir la grande Sarah débutait modestement à l'Odéon.

Elle n'était arrivée à obtenir ce début que grâce à la protection de M. Camille Doucet.

Le premier rôle qu'elle joua au second Théâtre-Français fut celui d'Armande, des *Femmes savantes*.

Elle parut ensuite dans celui du jeune lévite d'*Athalie*.

Successivement, elle se montra dans Anna Damby de *Kean*, dans Cordélia du *Roi Lear*, et enfin dans Zanetto, du *Passant*.

Ce fut une révélation !

L'artistes passa, en quelques heures, au rang d'étoile, en même temps que l'auteur, François Coppée arrivait à la célébrité.

Ce triomphe, l'un des plus beaux de sa carrière, qui devait être pourtant si féconde en succès, ne grisa pas l'artiste, qui se mit au travail avec acharnement pour paraître bientôt triomphante dans le rôle de la Reine, de *Ruy Blas*, qui lui ouvrit les portes de la Comédie-Française.

On sait le reste !

PETITES VERITÉS.

Un talent original est un habile général qui coupe les ponts derrière lui.

Les moindres gens ne se font jamais à l'idée que la terre puisse tourner sans eux.

DEPECHES
Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

NOUVELLES ETRANGERES.

La guérison de la fièvre jaune.

Presse Associée.

New York, 29 janvier—Le correspondant de Rio de Janeiro du "Herald" télégraphie qu'un médecin de cette ville annonce qu'il a trouvé un remède presque souverain contre la fièvre jaune.

Le nouveau remède consiste en l'absorption de doses d'extrait d'eucalyptus.

Situation critique des Italiens en Abyssinie.

Presse Associée.

New York, 29 janvier—Un avis spécial de Rome au *Herald* dit que le roi Ménélik continue sa marche en avant et paralyse habilement tout mouvement offensif du général Baratieri en retenant comme otages les hommes du bataillon du colonel Galliano.

La situation demeure très critique.

Nouvelle Lettre de M. Gladstone sur la Question Arménienne.

Presse Associée.

New York, 29 janvier—M. Gladstone a écrit une nouvelle lettre sur la question arménienne, dit une dépêche spéciale de Londres au *Herald*.

Le vieil homme d'Etat fait allusion à la perversité meurtrière du sultan, à son absolue victoire sur les puissances européennes, à la disgrâce et à la défaite sans parallèle de ses dernières.

M. Gladstone ajoute : Je ne puis entièrement abandonner l'espoir de voir la lumière percer ces ténèbres, mais la question est entre les mains du Tout-Puissant, à qui tous adressent sûrement de ferventes prières en faveur de ceux qui souffrent.

Le Traité Russo-Turc.

Presse Associée.

New York, 29 janvier—Dépêche spéciale de St-Pétersbourg au *Herald* :

D'après des informations obtenues aux meilleures sources, on peut établir que rien n'est connu à St-Pétersbourg au sujet du prétendu traité entre la Russie et la Turquie.

Dans les cercles diplomatiques de la capitale de la Russie aucun crédit n'est accordé à la nouvelle.

Mort d'un homme d'état anglais.

Presse Associée.

Londres, 29 janvier—Le Très honorable Hugh C E Childers, ancien lord de l'amirauté, Chancelier du duché de Lancaster et ministre des finances, est mort.

Histoire fantastique.

Presse Associée.

Hermosillo, Mexique, 29 janvier—On croit que cinq chercheurs d'or partis, il y a quelques semaines, pour l'intérieur de l'île Tiburon habitée par la tribu des Indiens Seris, ont été victimes d'un sort terrible. L'expédition comprenait six hommes. L'un d'eux est arrivé sur un rancho, près d'Hermosillo, et a fait le récit suivant :

Ses compagnons et lui sont arrivés à un village indien et ont été aussitôt emprisonnés.

Les préparatifs de leur mort étaient commencés quand il a réussi à s'échapper. Il estime que ses cinq compagnons ont été tués et mangés par les indiens, qui portaient des parures d'or le plus pur. Il déclare que des signes certains indiquent l'existence de riches mines dans l'île.

Menace de grève dans l'isthme de Panama.

Presse Associée.

San Francisco, 29 janvier—Le vapeur Wasthena, arrivé de Panama à San Francisco, annonce qu'il y avait menace de grève des employés du chemin de fer quand il a quitté l'île.

Les hommes, la plupart des natifs de la Jamaïque, ne sont pas tranquilles depuis quelque temps, parcequ'ils considèrent que leurs salaires ne sont pas suffisants.

D'après les avis apportés par le Wasthena, il sera très difficile de remplacer en peu de temps les ouvriers, et si la compagnie n'accepte pas leurs réclamations, il y aura un arrêt complet du trafic des marchandises, et les conséquences se feront sentir sur toute la côte.

Menaces de troubles.

Presse Associée.

Bluefield, Virginie de l'Ouest, 29 janvier—Un grand nombre de noirs très connus de la région minière se sont réunis hier soir à Elkhorn pour prendre des mesures au sujet du lynchage d'hier.

Une commission, dit-on, a été nommée pour faire une enquête. L'excitation est très grande, et on ne sait quelle tournure vont prendre les affaires.

Entente tacite.

Presse Associée.

Constantinople, 29 janvier—On croit maintenant qu'une entente tacite existe entre la Russie et la Turquie.

D'après les termes de cette entente, la Russie s'engage à soutenir la Turquie en certains cas, tel que le passage des Dardanelles par une flotte anglaise. De l'autre côté, on estime que la Turquie a permis à la Russie d'occuper et de pacifier l'Arménie.

La position de la France vis-à-vis de l'entente russo-turque est très discutée à Constantinople, et on pense dans certains cercles que la République se verra dans la nécessité de se séparer de son alliée, attendu qu'on tient la politique de cette dernière, dans ce cas, comme opposée aux intérêts français.

Le Parti de la Réforme à la Havane.

Déprédations des Insurgés.

Presse Associée.

La Havane, 29 janvier — Plusieurs membres du comité central de la réforme à la Havane ont donné leur démission.

On estime que mille personnes se sont enfuies de Sabanilla à Matanzas.

Les insurgés ont pillé les magasins du village de Cidra et ont attaqué Guira Macurijes, au sud de Sabanilla. La garnison les a cependant repoussé deux fois.

Les rebelles ont subi de grandes pertes. Ils ont battu en retraite et ont reformé leurs lignes à cinq milles de distance.

Révolution à Khartoum.

Presse Associée.

Londres, 29 janvier—Une dépêche du Caire, Egypte, au *Pall Mall Gazette* annonce qu'une sérieuse révolution a éclaté à Khartoum.

Les troubles, ajoute-t-on, sont causés par des différends entre le Mahdi et les tribus de l'intérieur du Soudan.

Le résultat de cette révolte est, dit-on, que le Mahdi a pratiquement perdu de toute autorité.

La Ligue de l'Empire Britannique

Presse Associée.

Londres, 29 janvier—Le lord maire de Londres, sir Walter Henry Wilkin, a présidé aujourd'hui la première séance de la Ligue de l'Empire Britannique, fondée pour continuer l'œuvre de la Ligue de la Fédération.

Sir John Laborek, Bart, T R. S. M P. de l'Université de Londres, a expliqué le but de la Ligue.

Le duc de Devonshire a été élu président.

Parmi ceux qui ont pris la parole se trouvait Richard S. Dobell, de Québec, Canada, qui a fait allusion à la loyauté du Canada, et a dit que la formation de la Ligue de l'Empire Britannique sera accueillie avec une grande satisfaction dans le Dominion.

Au Reichstag.

Presse Associée.

Berlin, 29 janvier—Le projet de loi présenté par MM. Harth et Rickert, pour amender la loi électorale de façon à protéger plus efficacement les votants et leurs droits, a été adoptée en seconde lecture par le Reichstag.

A la Diète Prussienne.

Presse Associée.

Berlin, 29 janvier—Le baron Von Hammerstein-Loxten, ministre de l'agriculture, a répondu aujourd'hui à la Diète de Prusse que le gouvernement fait tout son possible pour aider l'agriculture.

Il a tenté, a-t-il ajouté, d'obtenir une augmentation de la valeur de l'argent, mais il a constamment rencontré l'opposition des états dont la coopération était essentielle pour obtenir ce résultat.

NOUVELLES AMERICAINES.

Un Troupeau de Buffles.

Presse Associée.

San Antonio, Texas, 29 janvier.

L'EST Sam Hillington qui a découvert ces jours derniers le troupeau de buffles sauvages, disparu il y a plusieurs mois, près du Rio Grande, dans le comté de Pecos.

Hillington a aussitôt fait part de sa découverte au docteur J. R. Taylor, de San Antonio.

Ce dernier va immédiatement prendre des mesures pour la capture des animaux.

L'Institut Smithsonian aura un représentant dans l'expédition envoyée pour s'emparer des buffles.

L'opinion de M. Hill.

Presse Associée.

Washington, 29 janvier—Dans une conversation aujourd'hui, M. Hill, sénateur de New York, a répondu à une question au sujet du moment propice pour voter sur le projet de loi sur les emprunts. Il a déclaré qu'il accepterait le 6 février prochain ; toute date subséquente lui est indifférente.

Le 6 février est le jour suivant l'émission des nouveaux bons.

Election confirmée.

Presse Associée.

Washington, 29 janvier—La commission spéciale de la Chambre des Représentants a décidé à l'unanimité en faveur de Culberson contre Davis dans l'élection contestée de la quatrième circonscription législative du Texas.

M. Davis, le contestant, ne s'est pas présenté devant la commission.

Le Maire de San Francisco et M. Huntington.

Presse Associée.

San Francisco, 29 janvier—Le maire Sutro, qui conduit la lutte contre C. P. Huntington, dans ses efforts pour obtenir du Congrès le vote d'une loi de remboursement au Central Pacific Railway, est enchanté de la lettre que Huntington a fait publier par le *Courrier Journal* de Louisville.

Le maire de San Francisco dit que le fait seul que M. Huntington a jugé utile de l'attaquer dans un journal est la preuve que le magnat des chemins de fer désespère du vote de la loi de remboursement.

M. Sutro inonde les membres du congrès, les ministres et le Président de documents qui, dit-il, tendent à démontrer les moyens de corruption employés pour obtenir du Congrès le vote de mesures favorables aux Central and Southern Pacific railroads.

Mort d'un centenaire.

Presse Associée.

Middleton, Etat de New-York, 29 janvier—Simeon Faulkner est mort aujourd'hui à Middleton à l'âge de cent deux ans.

Au Quartier-Général Cubain à New York.

Le naufrage du Hawkins.

Déclaration de M. Palma.

TRAHISON.

Presse Associée.

New York, 29 janvier—Un air de deuil régnait aujourd'hui sur le quartier-général des révolutionnaires cubains à New York, et ceux qui n'avaient pas voulu admettre la nuit dernière qu'une expédition de flibustiers avait subi un désastre, ont admis ouvertement que la nouvelle du naufrage du Hawkins est correcte.

Palma, qui est reconnu comme le chef du parti révolutionnaire à New-York, déclare que la nouvelle est indubitablement vraie, mais il prétend que la somme dépensée pour l'expédition est très exagérée, et que cent mille dollars seulement ont été nécessaires pour affréter le J. W. Hawkins et acheter les armes et les munitions.

Tout ceci, dit M. Palma, toujours en présumant qu'une expédition a été organisée. Je désire que vous disiez en mon nom, par l'intermédiaire de la "Presse Associée," que je suis placé dans une position très délicate dans la question.

Autrement, je n'hésiterais pas à vous dire tout ce que je sais, car je crois que nous avons la sympathie de la population des Etats-Unis. Mais la politique du président Cleveland n'est pas de nous aider d'aucune façon.

Dans l'état actuel des choses, le gouvernement espagnol n'hésiterait pas à recourir à tous les moyens pour nous placer sous un mauvais jour vis-à-vis des Etats-Unis, et tout ce que je pourrais dire au sujet de cette prétendue expédition de flibustiers pourrait tourner à notre détriment.

Un des leaders cubains a fait l'étonnante déclaration d'une trahison dans les rangs des flibustiers.

Nous avons pris un expert de New York, dit-il, pour inspecter le vapeur J. W. Hawkins, avant de l'acheter. Cet expert nous a déclaré que le navire était solide et pouvait prendre la mer.

Maintenant, ou l'expert n'a pas rempli son devoir consciencieusement et le Hawkins n'était pas préparé à une croisière, ou il y a eu un traître à bord qui a délibérément coulé le navire. Cette dernière hypothèse semble être la meilleure. Ni le général Garcia, qui commandait l'expédition, ni son fils, qui commandait en second, ni aucun des autres chefs n'ont eu connaissance d'une voie d'eau avant qu'il fut trop tard pour sauver le navire.

Après le départ de New York, samedi soir, tout a bien été à bord, apparemment, jusqu'à dimanche dans la nuit, quand un flibustier descendu dans la chambre de chauffe a vu l'eau s'y précipiter. Il a d'abord prévenu le général Garcia, et plusieurs flibustiers ont aidé l'équipage à la manœuvre des pompes, mais il était trop tard.

Une enquête sérieuse est commencée, et s'il y a eu un complot pour détruire le navire, nous le découvrirons.

Tomaso Estrada Palma a dit aujourd'hui qu'il est vrai qu'une conférence a eu lieu hier soir à la résidence du général Garcia, mais il a déclaré qu'il n'a pas été fait mention de sa démission comme leader du parti révolutionnaire à New York.

Palma a déclaré également ne rien savoir de la retraite des flibustiers arrivés hier à New York.

Au Sénat des Etats-Unis.

Presse Associée.

Washington, 29 janvier—Le rapport de la commission sur les affaires de Cuba et le grand discours dramatique et sensationnel de M Tillman, le nouveau sénateur de la Caroline du Sud, ont été les deux incidents principaux de la séance.

La majorité de la commission demande au président de presser l'Espagne d'accorder les droits de belligérants aux insurgés cubains, pendant que le rapport de la minorité enjoint à M. Cleveland d'obtenir de l'Espagne l'indépendance complète de Cuba.

Les deux résolutions ont été mises à l'ordre du jour du Sénat.

Un tel torrent d'invectives que le discours de M. Tillman a rarement été entendu dans le Sénat. Les vétérans de l'assemblée le qualifie du plus remarquable dans l'histoire de la Chambre haute du Congrès.

Il abonde en déclarations sensationnelles, met en accusation le président, le secrétaire Carlisle et d'autres hauts fonctionnaires. Il contenait des allusions directes et été débité d'une façon si dramatique, qu'il a stupéfié les pères conscrits et les spectateurs.

Fréquemment, le sénateur accompagnait ses paroles de gestes. A un moment, il a fait un profond salut à M. Sherman et l'a proclamé le "vainqueur financier du dernier quart de siècle."

Les galeries étaient portées tantôt à applaudir, tantôt à rire.

Il y a eu un silence dans l'assemblée quand l'orateur a donné le nom de Judas à un membre du cabinet et a qualifié plus sévèrement le Président.

A certains moments, la voix de l'orateur est arrivée presque à un murmure, quand par exemple, il a prévenu de l'approche d'une révolution populaire et communiste, et de la marche sur Washington d'une horde d'hommes portant le fusil.

Sa voix a de nouveau retenti dans la salle et dans les couloirs quand il a traité de lâches les sénateurs et les représentants pour ne pas décréter l'interdiction du gouvern